N° 7-8 Avril 1907. 11e Année Le Numéro : 50 c

Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la Loi.

REVUE
DU
Spiritualisme Moderne

Sciences psychiques
Philosophie
Progrès social

Sommaire :

Rédaction et Administration : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS (VIIe)
Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELOT.

ABONNEMENTS : France et Étranger : 5 francs
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Étranger.

Dépôt à PARIS : Librairie DORBON Ainé, 53ter, Quai des Grands-Augustins. — PAR
— LEIPZIG : G. FICKER, 12, Crusiusstr. — LEIPZIG.

LA BIBLIOTHÈQUE *de* **la Revue du Spiritualisme Moderne** *se charge de procurer sans augmentation de prix et* franco *tous les ouvrages* anciens et modernes *qui lui sont demandés.*

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE BEAUDELOT

Méthode de Clairvoyance Psychométrique

Par le Docteur PHANEG

(Préface du Docteur Papus)

Le récit que le Dr Phaneg, fait de ses expériences appuie les théories de leur symbolisme étrange ; ce qui fait dire au Dr Papus, dans sa préface, que « la lecture de l'Aura, c'est-à-dire de ce rayonnement invisible des êtres et des choses, est un des sujets les plus captivants de la pratique occulte. »

A TRAVERS L'INVISIBLE

Par M. de KOMAR

Illustrations de M.-B. ROBINSON

Rendre clairs, faciles à comprendre, les enseignements et les vérités du spiritualisme, le présenter sous la forme attrayante de contes que les enfants eux-mêmes peuvent lire et qui éveillent en leur neuve intelligence de nobles curiosités. Telle est la tâche difficile entreprise par Mme de Komar.

Les Instructions du Pasteur B***

In-18 jésus, franco. **0,60** (2me *édition*)

Cet ouvrage qui a été l'objet d'une Communication au Congrès de 1900, est destiné à la Propagande.

Les sujets traités sont au nombre de douze.

En voici les titres :

Du Ciel et de l'Enfer. — De la Conscience. — De l'Egalité spirituelle ou véritable Egalité. — Manifestation de la Justice spirituelle. — De l'Etablissement de la Justice sur la terre. — De la loi d'Amour. — De la Prière. — De la Réincarnation. — De la Communication des Vivants et des Morts. — Du Spiritualisme au point de vue scientifique. — Vérité ! Bonté ! Idéal ! Justice !

Russel Wallace. — Les miracles et le moderne spiritualisme .... 5 fr »

William Crookes. — Recherches sur les phénomènes spirites............ 3 fr. 50

Léon Denis. — Pourquoi la vie !.... 0 fr. 20

— Après la mort... .... 2 fr. 50

— Christianisme et Spiritisme........ 2 fr. 50

— Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité*.......... .... 2 fr. 50

Gabriel Delanne. — Le spiritisme devant la Science............ ...... 3 fr. 50

— Le phénomène spirite (5e édition)... 2 fr. »

— L'âme est immortelle (démonstration expérimentale.......... .... 3 fr 50

— L'évolution animique.............. 3 fr. 50

Vente des Ouvrages de Swedenborg.

LES NOUVEAUX HORIZONS SCIENTIFIQUES DE LA VIE

Par **Albert LA BEAUCIE**

NOUVELLE ÉDITION.

in-18 Jésus, franco **2** *francs.*

Ce traité synthétique de Spiritualisme expérimental est une œuvre positive, basée sur les contributions scientifiques de la psychologie moderne les plus robustes.

Les procédés d'expérimentation qui sont recommandés dans cette œuvre sont aussi le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance scientifique approfondie des phénomènes.

Le lecteur trouvera dans ce précieux ouvrage des satisfactions intellectuelles et morales inattendues, qui lui permettront de s'orienter vers un avenir meilleur pour lui et ses contemporains.

La Table des matières que nous reproduisons ci-dessous jette une lumière précise sur l'importance des sujets traités et sur leur utilité primordiale :

Abrégé de psychologie moderne : I. — Exposé philosophique : Historique, Dieu, l'Ame et son évolution, l'Incarnation, la Croissance de l'être, la Désincarnation.

II. — Exposé expérimental : 1° les Phénomènes : la Force psychique; — 2° Phénomènes de survie : Sématologie. Typtologie, Psychographie, Incorporation, Apparition, Matérialisation, Vision « au verre d'eau », Apports. — 3° Phénomènes d'Extériorisation : les Effluves, Hypnotisme, Magnétisme humain, Magnétisme spirituel, Extériorisation de la sensibilité et de la motricité, Télépathie, Météorisme, le Rêve ; — 4° les Théories ; — 5° les Doctrines ; — 6° les Religions ; — 7° le Spiritualisme dans l'Art; — 8° les Séances : les Expérimentateurs, les Esprits, les Médiums, les Groupes, les Séances infructueuses ; *Conseils de l'Au-delà.*

III. — Exposé moral : la Conversion, les Grands Devoirs, la Vie supérieure.

Preuves expérimentales : I. — Sématologie : Maisons hantées, Phénomènes physiques. — II. Séances de typtologie. — III. Psychographie : Ecriture directe, Ecriture automatique, dictées semi-automatiques. — IV. Phénomènes d'incorporation. — V. Phénomènes visuels : Formes lumineuses, Apparition, Exercices au « verre d'eau », Expériences photographiques. — VI. Matérialisation. — VII. Apports. — VIII. Phénomènes d'audition. — IX. Magnétisme : Magnétisme lucide, Magnétisme curatif. — X. Télépathie et Rêves. — XI. Pressentiments. — XII. Conclusion.

Allan Kardec. — *Le Livre des Esprits* (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite, 1 vol. in-12 de 475 p. 3 fr 50

— *L'Evangile selon le Spiritisme* (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le spiritisme, 1 vol. in-12 de 450 pag. 3 fr. 50

— *Le livre des Médiums* (partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12 de 510 pages.......... 3 fr. 50

— *Le Ciel et l'Enfer*, ou la justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 v. in-12 de 500 p. 3 fr. 50

— *La Genèse, les Miracles et les Prédictions* selon le Spiritisme, 1 vol. in-12 de 465 p... 3 fr. 50

N° 13-14. — JUILLET 1907. 11e ANNÉE LE NUMÉRO : 50 centimes

Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la loi.

REVUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Sciences psychiques. — Philosophie. — Progrès social

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS

ADRESSER TOUTE LA CORRESPONDANCE A M. A.-M. BEAUDELOT.

Abonnements : France et Etranger : 5 fr.

NOTA. — On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

SOMMAIRE :

Conclusion n'est pas Solution

Seule, entre toutes, la philosophie du Spiritisme s'appuie sur des faits; elle est capable de prouver la réalité de l'essence spirituelle qui nous anime; seule, entre toutes, elle est accessible aux preuves expérimentales et la conviction qui s'en dégage ne résulte pas d'un fait, ni d'une série de faits appartenant au même médium, elle ressort de faits nombreux, dont nous pouvons entreprendre la synthèse sans les dissocier des effets intelligents qui se manifestent en eux.

De déductions en déductions, nous arrivons à la certitude philosophique d'une action exercée sur les organes, par des entités intelligentes de l'au-delà.

La Science ne conclut pas dans ce sens, parce qu'elle s'attarde obstinément aux observations purement matérielles; mais, de ce seul fait, un progrès immense est en train de se réaliser dans le Spiritisme par la vulgarisation des phénomènes qui sont susceptibles d'examen, qu'elle ne peut plus nier, et dont elle commence à nous donner acte.

Le nouveau livre de M. Flammarion, tout insuffisant qu'il soit, établit suffisamment la réalité des faits pour que nous en puissions tirer les conclusions que n'a pas voulu tirer l'auteur. Les dernières séances d'Eusapia avec Lombroso établissent définitivement la présence, dans le corps humain, d'un organe invisible; elles établissent encore le fait de la matérialisation et de l'apparition d'une tête humaine. Il n'est plus possible,

désormais, de recourir aux explications enfantines tant de fois invoquées contre les témoignages précédents ; le doute, maintenant ne s'attache plus aux faits, mais à leur interprétation.

Lorsqu'on nous dit que le problème n'est pas résolu, on n'observe pas assez que cela n'autorise pas à se soustraire à certaines conclusions ; il ne faut pas confondre *conclusion* avec *solution*. D'une analyse des faits on peut tirer des conclusions certaines sans que le problème soit résolu. Galvani, observant des cuisses de grenouilles, concluait à la présence d'une force nouvelle ; conclusion juste dont il n'avait pas encore la solution. Dans l'espèce, il s'agit de savoir si nous pouvons conclure à l'existence d'une physiologie invisible et si des intelligences distinctes du médium peuvent se manifester dans cet élément nouveau. Eh bien ! les faits connus sont suffisants pour faire cette preuve.

A côté du mode d'action et de sensation des organes que les physiologistes ont seul connu jusqu'ici, s'affirme de plus en plus un autre mode d'action et de sensation occulte, agissant, non seulement en dehors des organes, mais en dehors de la conscience de celui à qui les organes appartiennent.

Voilà les conclusions devenues aujourd'hui nécessaires et auxquelles on n'échappe qu'en donnant des entorses à la vérité et au bon sens. Le savant moderne, constatant un fait, ne manque pas de mettre en regard une prétendue théorie spirite qu'il condamne aussitôt ; mais la nullité de cette procédure n'échappe à personne, puisque le Spiritisme n'a ni dogmes ni théories nécessaires. Il n'y a eu de sa part que des tentatives incertaines pour concilier les faits avec la raison ; les prétendues théories spirites ne sont guère que des essais de réponse aux objections des matérialistes, les erreurs qu'on y pourrait rencontrer ne peuvent pas mettre en péril le fait capital qui est la communication émanant d'une intelligence étrangère. Le savant qui nie cette communication n'a qu'un droit, c'est de nous montrer comment une connaissance étrangère au médium peut se manifester dans ses organes, sans aucun enregistrement antérieur, sans aucune conscience immédiate, et sans faire intervenir, en quoi que ce soit, l'action télépathique.

Car, si vous acceptez la télépathie comme un des facteurs agissants du phénomène, le Spiritisme est là. En effet, nous entrons alors dans le cas d'une action exercée sur les organes, par une entité distincte du médium, laquelle n'emprunte pas la voie ordinaire des transmissions organiques.

Il sera toujours impossible aux savants de découvrir une loi, physique, mécanique, ou biologique permettant d'expliquer qu'une connaissance étrangère à l'homme pénètre en lui sans recourir à l'une des deux voies, organique ou télépathique.

Il est bien évident que, dans les cas de connaissance immédiate d'un fait lointain, c'est à l'action télépathique qu'on aura recours. Mais la télépathie c'est la condamnation, en tant que cause, de la cryptomnésie, des connaissances latentes, de l'action subliminale. La télépathie restera donc la seule cause constatée ; c'est-à-dire l'action de l'esprit sur l'esprit ; autrement dit la communication spirite.

Après s'être bien moqué des fantômes, il a fallu se rendre à l'évidence : seulement il a paru plus facile, à certains esprits, d'admettre le fantôme des vivants que d'admettre les fantômes désincarnés. Il en est de même pour la télépathie, on admet aujourd'hui l'action de l'esprit incarné beaucoup plus facilement que celle de l'esprit désincarné, sans avoir l'air de soupçonner que l'une implique l'autre dès qu'on suppose l'absence de toute opération matérielle.

En fait, qu'admet-on aujourd'hui ? — Deux constatations principales : 1° Existence de phénomènes occultes purement organiques ; 2° Existence de la télépathie.

Ces deux constatations sont suffisantes pour arriver à cette conclusion que : — soit par la voie organique, soit par la voie télépathique nous arrivent des avis, ou prémonitions, que l'esprit des vivants était incapable de préconcevoir. Donc ces communications proviennent d'intelligences autres que celles de notre monde. La conclusion précède la solution du problème. Nous n'aurions la solution que si nous avions une connaissance parfaite de l'essence spirituelle et des conditions qui la régissent.

A un fait nouveau il faut une explication nouvelle ; et toute la nouveauté, ici, consiste à attribuer le phénomène à la seule puissance capable de le produire.

L'hypothèse nouvelle serait celle qui prétendrait que l'organe occulte pourrait agir au gré du médium sans que celui-ci en eût connaissance. Nous, partant de ce fait, que la conscience de nos actes nous est toujours connue, nous attribuons l'acte intelligent, dont la conscience nous échappe, à une intelligence semblable à celle du médium, mais autre. Obligés de croire à une cause semblable, nous acceptons, dans certains cas, celle de l'intelligence occulte ;

mais nous ne forgeons pas d'hypothèses nouvelles, puisqu'il nous suffit de nous appuyer sur des faits constatés d'automatisme et de suggestion.

Certains adversaires du Spiritisme croient tout expliquer par la télépathie, mais cette explication est loin d'être contraire au Spiritisme, elle en fait partie. Le Spiritisme contient la télépathie, et la télépathie n'explique pas les faits sans le secours de la cause Spirituelle à laquelle, en fin de compte, nous sommes toujours obligés de recourir.

Mais nous n'acceptons pas que l'on érige en principe l'obligation de ne recourir qu'à des hypothèses, ou à des théories déjà connues; avec ce principe, il faudrait expliquer, par les lois de la pesanteur, le fait du clou attiré par l'aimant. En dehors de l'hypothèse d'une action exercée sur les organes, par des entités intelligentes de l'au-delà, on n'est encore parvenu à expliquer aucun des faits dont le Spiritisme se réclame. On s'est mis en frais d'imagination pour édifier les théories les plus abracadabrantes ; on a supposé un subconscient capable d'agir sans le concours de la conscience, capable de surprendre les secrets d'autrui, sans que la connaissance d'un tel acte se fasse sentir, ni à l'agent ni au percipient, et ce sont ces conceptions nouvelles, et parfaitement absurdes, qu'on nous propose, et qu'on nous impose, sous le fallacieux prétexte que l'explication spirite ne sera acceptable qu'en désespoir de cause. Mais il faudrait au moins que ces explications s'adaptent aux faits et elles ne s'y adaptent pas. Tout se passe comme si le désincarné était l'agent, et comme si le percipient agissait à la façon d'un automate, c'est-à-dire d'un sujet qu'on suggestionne La seule interprétation possible, dans le domaine des faits connus, est celle de la suggestion ou de la télépathie. Or, a-t-on jamais vu une expérience de suggestion ignorée de celui qui émet l'acte suggéré ? Ou a-t-on vu une épreuve télépathique réussir sans émission consciente de l'agent ?

Tout effet intelligent a une cause intelligente et si l'essence de l'intelligence est de se connaître soi-même, tout effet intelligent qui dépasse la connaissance du médium a nécessairement sa source dans une intelligence extérieure. En attendant la solution de l'inconnaissable, nous soutenons la légitimité de cette conclusion.

L. Chevreuil.

Critique morale : « De l'Intention »

L'intention naît de la méditation ; elle détermine mentalement l'objet à atteindre ou à créer. Volonté potentielle qui doit se mettre en action : elle attache, en quelque sorte, le sujet à l'objet, l'intelligence à l'acte ; elle est la projection du devis mental sur le plan matériel.

L'Intention, quoique étant subjective, a des relations si étroites avec le moi objectif, que son abstention produit la distinction la plus marquante entre l'être esprit et l'être corps. Le conscient peut par exemple spéculer sur les attraits, les avantages et les inconvénients de l'opulence, sans songer à l'acquérir. Pendant que l'esprit plane dans les salons ou frôle les dentelles, le corps poursuit allègrement sa tâche de prolétaire.

Jean-Jacques Rousseau esprit concevait sa célèbre éducation d'*Emile* et Jean-Jacques homme se désintéressait de la direction de ses propres enfants. Ce génie éprouvait de l'aversion pour l'être physique ; il était embarrassé de son propre corps : de ce corps inepte, parce que l'esprit lui faussait compagnie. Ce penseur aimait à mouvoir l'Humanité dans l'Univers de la sentimentalité pure : Exemple : la *Nouvelle Héloïse*, et s'il portait son regard sur le véhicule matériel, sur son moi bestial, c'était pour en exprimer bien souvent la hideur corporelle : — *Confession* —, et pour invoquer les temps primitifs, où du moins cette laideur s'harmonisait avec une puissance musculaire, aujourd'hui disparue.

Jean-Jacques, avec bien d'autres, mais plus que tout autre, a scindé les deux personnalités qui constituent l'homme terrestre : parce que chez lui, l'intention de réaliser ses conceptions mentales en objets positifs a complètement fait défaut. Ayant trop fixé les extrémités des deux mondes, il n'a point perçu leurs points de jonction.

Au Concept, ajoutez l'intention : aussitôt le corps s'agite en mouvements énergiques, souples et gracieux et si bien à propos, que sur le témoignage des sens, on prend ce corps pour l'être unique : Idée, volonté, action, tout paraît se synthétiser en lui.

L'Intention est donc un état de conscience de suprême importance ; s'il est actif, il règle la vie physique et la coordonne au flux mental ; s'il est immobilisé, il demeure caché au Jugement humain, mais reste soumis aux lois de la Justice immanente.

L'Intention mesure indéfectiblement la valeur individuelle par rapport à la société

et en représente seule le maximum de contingence.

En effet, supposez le cerveau le plus puissant, l'imagination la plus féconde en spéculations de tout genre, se plaisant à vagabonder dans des créations toujours nouvelles, tout aussi ravissantes que fugitives : Vous êtes en présence d'un mystique égoïsme qui procure à l'esprit des jouissances artificielles, sans ajouter le moindre atome à la réalité individuelle ou collective : réalité qui trouble les plus beaux rêves et succède à leur évanouissement par un contraste décourageant.

L'homme ne sustente pas plus son corps en créant imaginativement des pays de cocagne, que le bébé qui suce son pouce en rêvant.

Si, les mains dans les poches, je songe au bonheur que me procurerait la solidarité humaine, si je me plais inactif, devant le tableau d'un état social qui garantit mon avenir corporel, si j'admire passivement les bras qui s'enlacent, les cœurs qui s'interpénètrent et les forces qui s'unissent pour transformer notre globe en Eden : Je ne suis qu'un intelligent parasite.

Les facultés psychiques qui ne vibrent que pour l'agrément de leur centre émotif, son intention d'utilité interne ou extérieure, sont stériles pour l'humanité et momentanément inutiles à l'égo ; car ce dernier dans sa marche pénible vers un avenir inexorable, doit cueillir des forces dans la substance des fruits sans se laisser assoupir par le narcotique parfum des fleurs. Mais nous ne parlons ici que du rêveur trop personnel, qui se considère comme centre attractif dans la sphère de ses relations, qui trône toujours dans les systèmes qu'il sait imaginer et dont les utopies convergent vers sa propre et unique félicité. Ce rêveur là n'est point poète.

La poésie pure, profonde, vraie est intentionnelle. Elle image le Beau dans la Nature et le Bien dans les relations individuelles; elle donne un corps à ses pensées, de la chaleur à ses sentiments, de l'enthousiasme à ses expressions, et le ravissement qu'elle puise, elle le communique. Elle ne sent la Beauté que pour l'épanouir. Elle se plaît dans le Bien, mais elle le chante sous toutes les modulations, correspondant à tous les états d'âme, afin que chaque entité en saisisse une vibration harmonique et délicieuse.

La Poésie éclaire l'Humilité, couronne la Modestie, arme la Défaillance ; elle montre l'ange dans la bête, l'essence dans la boue ; elle est flambeau dans l'obscurité, beaume pour les blessures, force envers l'indolence, règle dans l'activité, amour dans la famille, abnégation dans l'humanité.

Le vrai poète possède l'Univers parce que l'Univers le possède ; il rêve et chante l'enfant, l'oiseau, le ciron, parce qu'il voit ces petits mondes évoluer avec lui vers le « Grand » et en qualité d'aîné et de conducteur, il orne la route de créations symboliques, exquises, qui stimulent le pied continuellement posé dans l'avenir.

L'intention du poète dépasse le monde objectif ; elle est pure comme sa conscience, ample comme son cœur, constante comme son amour. Pauvre au physique, opulente au moral : elle donne l'espoir à la Misère, la grâce à la Laideur, des ailes à la Bonté, elle détourne un pied meurtrier de l'insecte qui passe ; elle émiette le pain aux oiseaux des bosquets et reçoit quelquefois résignée, le refus effronté de certain mendiant qui ne veut point partager un trop maigre butin.

O ! âme sensible à toutes les douleurs et à toutes les joies, tu ne relèves que du jugement de Dieu ! Tes actes terrestres sont modestes, méconnus ou ignorés des hommes ! Tes intentions trop profondes, trop vastes, pour que tes faibles organes puissent les matérialiser, vibrent tout de même dans l'espace à l'unisson de la Divinité ; vont çà et là tinter vers les consciences de tes sœurs et s'y introduisent en fécondes inspirations.

Nous jugeons l'individu sur sa quantité et sa qualité expressives ; or, l'homme n'exprime souvent qu'une infinie partie de son tout pensant, soit défaut d'occasions, soit timidité, inaptitude, etc. Et par fourberie, inattention ou mollesse, ses actes contredisent parfois sa pensée. Cette absence de similitude entre le sujet et l'objet, le principe et le fait, l'état mental et l'état corporel, fausse les jugements humains. Notre justice n'observe que des effets dont la cause intangible lui échappe. Ces effets lui apparaissent bons ou mauvais, comparativement à l'état social, à la mentalité collective ; mais ils peuvent très bien représenter une valeur contraire en leur sujet.

C'est ainsi qu'une foule d'hommes d'élite ont été méconnus, conspués, martyrisés et exécutés par des intentions populaires absolument sincères. Les actes de Jacquard étaient mauvais dans la conscience de l'ouvrier et les persécutions de l'ouvrier étaient criminelles dans la conscience de Jacquard.

Aujourd'hui que la conscience du peuple a évolué, elle reconnait que Jacquard fut magnanime à la fois dans son intention et dans ses actes et que la classe ouvrière agit

par intention louable en sa source, mais déplorable en ses effets.

Il peut y avoir réciproquement des actions excellentes dirigées par un penser perfide et des actions pernicieuses résultant d'un penser vertueux. Voilà pourquoi la valeur de l'individu, entière dans ses intentions, relative dans ses actes, peut se placer, selon son développement, au-dessous et au-dessus de la Justice humaine et n'a d'autre souveraine que la Justice divine.

Lorsque les hommes auront appris à lire mutuellement leurs pensées ; la balance de Dieu s'équilibrera sur la terre.

« L'enfer est pavé de bonnes intentions » dit un proverbe : Il signifie qu'un grand nombre de coupables ont conçu dans le cours de leur vie d'excellentes résolutions, mais n'ont pas eu le courage d'en poursuivre la réalisation. Au sein de la dépravation de la veule abjection, soudain l'âme se révolte ; elle tente un effort; elle exquisse un projet, que dis-je ! mille projets même ! si beaux, trop beaux, quoi ! car ils font irruption tous à la fois pendant que les sens dorment abattus par quelque réplétion de vices. Mais, quand la bête a digéré, le sens se réveille plus énervé, plus avide que jamais de suggestions passionnelles, qui voilent de nouveau les éclairs intentionnels de l'âme.

L'observateur trouve en ce phénomène de la vie, bien connu de tous, expérimenté par chacun, une preuve péremptoire de notre essence divine, de notre personnalité spirituelle qui possède, dans sa primitivité même, l'intuition de son principe et de son infini dans le temps et l'espace.

Nous concluons en disant que la meilleure intention synthétise les forces d'une âme qui s'applique à spiritualiser la matière.

Monier

Instituteur public.

L'ÊTRE SUPRÊME

SONNET

Des savants obstinés à scruter la matière
Ont dit : elle seule et hors d'elle il n'est rien.
D'elle émane le mal, en elle gît le bien ;
C'est le germe fécond de la nature entière.

Mais ces chercheurs altiers n'ont jamais dit d'où vient,
Encore moins ce qu'est la substance première.
Suprême intelligence, éternelle lumière,
Tu restes malgré tout sa force et son soutien.

C'est toi le feu sacré d'où jaillit l'étincelle
Qui dans l'homme pensant met l'immortalité
Et ta gloire à torrents sur l'univers ruisselle.

Nous levons malgré nous nos yeux vers ta beauté,
Principe de vertu, source de vérité,
Dieu, soleil de l'amour, pensée universelle.

Julien Larroche.

Pour l'Art

Fondation d'une Association d'Amis des Lettres et des Arts, « La Bohême Studieuse »
groupe de l'« U. E. U. ».

A TOUS LES ARTISTES SINCÈRES

C'est une vive jouissance, quand on a une heure à dépenser, qu'on est seul, silencieux, en toute abstraction, qu'on vient de lire, ou d'entendre, ou de rêver quelque chose, d'avoir devant soi, sur un grand buvard blanc, une humble petite feuille de papier sur laquelle on va jeter ses remarques, ses réflexions ou ses pensées. Le grand plaisir de la conversation, c'est qu'on se précise à soi-même ce que l'on sait, ce que l'on a vu ou écouté ; le plaisir des voyages, c'est de raconter ou de se souvenir ; le plaisir de penser ou de juger, c'est de condenser, de fixer, de distiller en la plus claire et la plus pure forme possible le fruit de ses excursions quelconques dans le monde, le livre ou l'imagination.

Et cette causerie avec soi-même a sur l'autre l'avantage de ne subir le reflet d'aucune influence, d'aucune réticence, d'aucune distraction. Il n'y a pas là de diversion possible : on a une idée, on la suit, on la dit toute entière, on l'épuise dans l'indépendance et l'originalité de sa conception. Selon la nature du sujet, d'après le tempérament que l'on a, c'est du bronze, du fer, de l'or ou du plomb qui coule, ce n'est pas de l'encre. Ce n'est pas une feuille de papier, c'est une tribune, une place publique, un socle, un boudoir, un bosquet, une plage, une montagne, le ciel qu'on a devant soi ; le cabinet de travail disparaît devant la nature, l'homme s'efface devant le poète ou le penseur ; la Muse qui est à l'imagination ce que la femme est à l'amour, dicte et vous écrivez avec une plume de son aile trempée dans le sang de votre cœur ou la substance de votre cerveau.

Car tout est là : l'Amour et l'Idée. En ces deux mots se résument tout art et toute littérature. L'amour c'est la bête, l'idée c'est l'homme ! Et c'est pourquoi l'on ne devrait pas faire dévier de leur ligne droite, les diverses manifestations de ces deux entités infinies qui résument toute science et toute jouissance, les emmêler, les corrompre, les fusionner sans raison et sans goût, les singer l'une par l'autre, les enfler ou les avilir ; mais, rayons droits tirés de nos yeux aux étoiles, respecter, adorer même cette simplicité grâce à laquelle une providentielle pitié nous a laissé les comprendre.

J'aime l'art parce qu'il est l'expression la plus complète du génie humain. La science est le pourquoi des choses, l'art en est la transfiguration.

Corot, avec une silhouette indécise sous des arbres invraisemblables, nous transporte au sein d'une création idéale. Aimé Millet, dans son marbre d'« Agrippine voilée », fait embrasser d'un regard toute l'étendue de la dignité impériale et de la douleur maternelle. Flandrin n'a qu'à peindre une tête, Greuze à modeler un sein velouté et rose pour enflévrer délicieusement toutes les jeunes générations qui se succéderont jusqu'à la fin des temps, si l'on prend soin de reproduire le chef-d'œuvre à mesure qu'il s'efforcera.

Caïn fait rugir le bronze ; Paul Dubois donne au marbre l'éloquence ou les larmes, dans ce chef-d'œuvre où l'on voit la Jeunesse offrant à l'Art, sur un tombeau, un laurier d'or.

Chaintreuil joue avec la lumière, Henner avec l'ombre, Müller est un Tacite, Chavannes un Homère, Delacroix un Shakespeare, Michel-Ange un Corneille, Poussin un Platon, Téniers un Horace, Ruysdaël un Virgile, Rubens un homme, Raphaël un Ange et Phidias un Dieu.

J'adore l'Art, parce qu'en s'entourant de ses diverses productions, on peut vivre au milieu de tous les tableaux de la nature et de toutes les scènes réelles ou imaginaires du monde, parce que le livre s'oublie et que l'image demeure, parce que dans le même moment toutes les impressions se succèdent, toutes les saisons s'enchaînent, tous les âges se donnent la main, tous les mondes se coudoient, toutes les passions s'animent, tous les goûts, tous les sens se trouvent satisfaits, les voyages deviennent inutiles, les bibliothèques fastidieuses et la conversation banale.

Hélas ! si tous ces « Hommes-Dieu » revenaient parmi nous ! Emmi ce troupeau de petits jeunes gens, en deuil de leur jeunesse mort-née, qui pondraient des bibliothèques sur les faiblesses de Mme X... ou le caprice de M. Z..., qui confondent l'hystérie avec la poésie, la langue française avec le volapück, le cœur humain avec un fromage trop avancé, et font tenir toute la nature entre le pot de giroflée d'une Jenny à bon marché et les marronniers des Tuileries ! Si, pendant qu'ils gémissent et qu'ils baillent, et s'étirent les membres entre un bock amer et les matériaux tirés aux cheveux de quelque sonnet nihiliste (décadent) ; si le chœur des paysans, des marins et des montagnards se levait, entonnant à la terre, au soleil et aux flots l'ode splendide dont les notes impérissables sont gravées dans les plis de nos cerveaux, comme en un phonographe vivant, à ce chant qui balaierait la terre comme une tempête, on verrait tournoyer et se perdre de tous côtés cet essaim de moustiques cuisants et marécageux pour qui il n'est pas plus difficile de faire de la littérature capiteuse avec la pornographie que de l'alcool avec des betteraves ; mais de la littérature distinguée, pénétrante et qui demeure, il y faut le terroir, la quintessence des sèves et des fleurs, les procédés compliqués des producteurs de parfums ; il faut que le flacon vide embaume encore, comme les liqueurs. Les œuvres littéraires ne sont bonnes que lorsqu'elles résistent à l'épreuve d'une dégustation lente et savante et que le parfum s'en répand au complet dans l'esprit, dans l'âme, après que la lecture en est achevée.

Ce n'est pas par la diffusion de l'instruction primaire ni secondaire que le niveau intellectuel d'une nation remonte, mais par l'élévation des connaissances supérieures qui ne sera jamais que l'apanage d'un petit nombre. Le sentiment, la conception sont remplacés par la « sensation », depuis que l'Idéal s'est envolé.

Les formules concrètes, les documents, comme des pédants ignares, ont envahi le théâtre, le livre, la revue, le journal, les arts figurés.

L'encrier s'est fait cornue, le cabinet de travail laboratoire, et la vivisection, traquée de toutes parts, s'est réfugiée dans le roman ; mais l'Idéal n'est plus qu'une légende et le génie éteint couve sous ses cendres.

Les pessimistes nous ont conduits aux décadents. Comme en vertu d'une infirmité très répandue, moins on a à dire, plus on veut occuper l'attention, ces songes-creux n'étant pas entièrement inconscients de la stérilité de leur cerveau, essaient de donner le change, et remplacent la profondeur et l'élévation de la pensée par les outrances du style. C'est l'hypéresthésie hystérique, la « sensation affolée » se substituant au sentiment.

La rénovation souhaitable est dans un retour sincère et complet à la NATURE. C'est parce qu'ils ont fait « humain » entièrement, constamment, passionnément, qu'ils sont grands dans tous les siècles, Homère, Horace, Shakespeare, Michel-Ange, Le Poussin, Molière et Balzac, que chaque ouvrier littéraire soit complet ; comme dans les anciennes corporations, que chacun de nous travaille à son chef-d'œuvre, lui consacre sa vie : là est le secret de la supériorité des vieux meubles, des vieilles étoffes, des vieux fers, cuivres, ivoires, émaux, sur ce qui est produit de nos jours. Chaque objet sortait complet de l'atelier, façonné « de main d'ouvrier ». L'outillage mécanique et la division du travail n'existaient point en ce temps de production lente, mais consciencieuse. Laissons aux charlatans le soin d'avoir une idée par jour, et si, par fortune, il nous en vient une, une seule, mais une bonne et belle, réjouissons-nous dans notre âme et, de ce jour, consacrons-nous à cette semence tout entiers, qu'il doive germer un chêne ou une simple fleur, un Hamlet ou une Mare au Diable.

Mais quoi ! crier au coin des trottoirs, derrière les vitrines, dans les affiches : « Achetez la dernière édition de mon amour pour Mlle B..., achetez les pensées de mes nuits blanches, le récit des derniers moments de ma mère ; achetez le portrait de ma première amante, le marbre en qui se sont transmués mon cœur et mon sang ! » L'artiste ne devrait pas vivre de son art, il ne devrait pas y avoir de « cours » — comme à la Bourse ou aux Halles, — pour une glaise, une planche, une toile ou un manuscrit. Ce serait le seul moyen de limiter le nombre des œuvres, d'arrêter l'inondation ; comme l'Etat qui donne un Sèvres ou un Gobelin et n'en vend pas, on peindrait pour ses amis, on sculpterait pour sa ville. On reverrait alors, spectacle divin, un comédien faisant des pièces comme Molière, un mendiant chantant l'Iliade : Homère !

Ce n'est pas seulement « en manchettes » qu'on devrait écrire, mais sur un pupitre en forme d'autel.

La langue n'est-elle pas le patrimoine de vingt siècles d'ancêtres, le monument, jamais achevé où chaque grand homme sculpte sa pierre, où les générations ininterrompues des poètes ne cessent d'apporter des fleurs ?

La langue est la pensée sonore d'un peuple ; c'est son cœur vibrant sur ses lèvres. C'est l'exclamation de l'émoi et le susurrement du rêve ; c'est l'onomatopée, et c'est le cri ; c'est le plus souvent dans un mot que s'exhale le dernier souffle de la vie. La langue est vivante, elle chante et pleure, rit et gronde, elle est le meilleur instrument pour débrouiller l'écheveau de la pensée. Elle doit être une des religions de la patrie et du foyer. Respect à elle.

Et par cela que veux-je dire ? Que chaque langue qui traduit une forme spéciale de la passion ou de l'intelligence humaine, qu'elle se nomme sculpture, paysage, musique, poésie, science, histoire, ne doit pas chercher à empiéter sur l'autre, que l'écheveau ne doit pas se mêler, que l'on ne voit pas la poésie avide de science et la musique chercher à peindre.

Les Grecs, en faisant les Muses sœurs, ont par là exprimé que tout accouplement entre elles serait stérile. Respectons cette philosophique et transparente allégorie. Songeons à Babel.

Toi, poète, tu te flattes de sculpter le marbre dans tes strophes, tu bannis l'Idée de ton vers ; toi, musicien, tu substitues au piano le chevalet et t'efforces de remplacer une mélodie par un paysage ; toi, paysagiste, tu poses pour l'historien ou le philosophe ; philosophe, tu te mêles de science, et savant, de philosophie. Tous, vous faussez votre voie, vous empruntez les ailes d'Icare. Le rossignol n'est pas plus fait pour planer que l'aigle pour être le virtuose de nos forêts, et pourtant l'un et l'autre ont leur utilité et leur beauté.

Que le peintre, que le sculpteur s'en tiennent à leur modèle, le musicien et le poète écoutant ce qui chante en eux ou les bruits de la nature qui passent à travers les cordes de leur âme, comme le vent dans une harpe éolienne ; que le savant poursuive ses recherches et ses expériences, dont il laissera au penseur le soin de tirer des déductions, et que le philosophe cherche dans l'Univers ou en lui les fins et les causes de toute chose, car il n'est pas plus possible qu'un musicien enseigne la peinture, qu'un typographe ne peut remplacer un praticien.

Considérons chacune de ces langues par lesquelles se traduit toute idée et toute passion, comme une fleur ou un fruit créés par la Nature et dont elle a mis en nous en naissant le germe sacré ; portons avec respect et reconnaissance ce froment et ces roses, nourrissons-nous en, comme nous pouvons aussi nous en délecter, et efforçons-nous de faire fructifier et fleurir autour de nous et dans nos enfants ces sublimes semences. Voilà le vrai patrimoine de l'humanité, la vie n'est rien. Mais, encore une fois, en nous la partageant, ne confondons pas les monnaies d'or et de cuivre, le roc avec les eaux vives, le ciel avec la terre, le son avec la couleur, et la cendre de nos aïeux avec la poussière des chemins.

Mais ne sommeillons pas plus longtemps en un rêve trop confiant de coupable scepticisme, il est temps, l'art n'est qu'à ce prix. L'Idéal se meurt peu à peu, le Beau disparaît et bientôt c'en sera fait en France de la littérature saine. L'esthétique est détournée de son sens, le byzantinisme a corrompu les sources de l'admiration ; Narcisse stupide, dans la source, dans la forêt, dans le nuage, dans le soleil, d'un bout à l'autre de la nature, c'est lui-même que l'homme admire, et comme ce miroir ne lui suffisait pas, il a créé l'art, postiche de la Nature, qui fournit à son insatiable vanité la double et creuse satisfaction de se représenter dans les rôles qu'il joue dans le monde, et de se louer comme créateur de cette effigie inanimée qui encadre dans l'or le chiffon de toile tendu sur deux montants, où l'artiste — les Romains disaient l'artisan — crucifie la Nature entière.

Sacrilèges, qui méconnaissez ce que la Beauté a de sacré, qui vous hissez sur tous les piédestaux, qui renversez à votre profit les belles idoles qui nous ont été léguées et allez jusqu'à faire honneur à vos plates figures du sourire qu'un regard admirateur a pu faire éclore sur le visage d'une femme ! Ce n'est pas à vous, vous ne le voyez donc pas, qu'elle sourit, mais à elle-même, votre œil lui a renvoyé son image, et comme le miroir lui a été avantageux, elle sourit. Et voilà pourquoi elle se rapproche de vous, elle vient poser près de vous, elle vous suit même, c'est afin de se rapprocher du miroir qui, en lui disant qu'elle est belle, lui garantit qu'elle a de quoi plaire.

Merveilleux miroir, en effet, qui rend une image charmante et qui va s'animer pour le dire en prose et en vers, en sanglots et en caresses. Car nous ne sommes rien de plus : surface brillante, éloquente, changeante, expressive, des gens qui passent et du temps qu'il fait, un monde par devant et par derrière, rien qu'un bois vermoulu, des toiles d'araignée et de la poussière. Avec cela, obscurs et multipliant la lumière, froids et réfléchissant le feu, durs et fragiles.

Comme le son, comme la lumière, comme la chaleur, l'amour n'est qu'une vibration, l'homme un instrument de la Nature infinie.

C'est à tous les artistes sincères, grands ou petits, connus ou ignorés, que j'adresse aujourd'hui ce suprême appel, à toutes les âmes qui sentent en Elles frissonner le souffle infini du Beau et qui ont à cœur de voir survivre l'Art vrai et sain de cette pourriture littéraire qui sent d'une lieue la fange de Suburre.

Il s'agirait de fonder une association où se feraient gloire d'entrer une foule d'amis, ou se prétendant tels, des lettres et des arts, moyennant une cotisation infime qui pût suffire strictement à assurer l'installation matérielle. Cette association qui aurait pour titre : « *La Bohême Studieuse* réglerait ses statuts en mettant à contribution tout ce qui, dans ceux de la Société des gens de Lettres, des Auteurs dramatiques, de la Société du Théâtre-Français et de l'Association des Artistes français qui fait tous les ans le Salon de peinture, ne serait pas trop disparate, c'est-à-dire : admission de manuscrits au choix; publication par la Société elle-même, sorte de Syndicat; parts de gains proportionnelles, mais ne pouvant toutefois dépasser un certain taux, ni être supérieure à tel autre, ce minimum étant garanti en cas de chômage de l'idée ou de la main, comme pendant la vieillesse; sauvegarde des privilèges de propriété par l'obtention de la personnalité civile; enfin exposition annuelle, par la mise en lecture dans un local déterminé, non seulement des livres publiés dans ces conditions par la Société, mais aussi, libéralement, de tous ceux parus ailleurs, mais agréés par le jury de l'Association. On créerait ainsi à tous les ouvrages de l'année un état-civil qu'ont toujours eu les œuvres de la main et qu'attendent encore les manifestations de la pensée.

Des maîtres connus et honorés comme MM. Pierre Loti, Edmond Haraucourt, René Bazin de l'Académie Française, Abel Hermant, Paul Adam, Xavier Privas, des artistes comme Ribera, Grün, A. Bac, Etcheverry, P. Carrier Belleuse, Willette,

Abel Faivre ont déjà répondu à notre humble appel et M. Carolus-Duran a bien voulu accepter la Présidence d'honneur.

Que tous les artistes sincères, en un élan de fraternité, viennent se joindre à nous et nous dirons avec Musset aux bavards du siècle : « A vous le reste ».

MAX-ROBERT WALTEAU

Adresser toute communication à M. M.-R. Walteau, aux bureaux de la Revue, 36, rue du Bac, Paris.

Entretiens mystiques (1)

II

LA TENTATION

(*Suite*)

— Voilà des choses auxquelles je n'avais pas pensé, dis-je pensif. Et si on agissait au moyen d'un esprit ou d'un génie ; il combattrait l'esprit de la maladie.

— Si votre génie succombe, cela revient à la méthode précédente. S'il est vainqueur, vous êtes responsable d'un meurtre, car qui vous dit que l'être de cette tuberculose est méchant, pervers ? Et si vous le chassez de là où le ciel lui a permis d'aller, il attaquera des innocents ?

— Alors, je ne vois pas. Il faut laisser le malade.

— Que non pas, docteur; c'est quand l'impossible se dresse qu'il faut s'acharner, ou bien, le ciel remettra sa dette à ce malade, ou bien il en changera le mode de paiement.

Je veux bien vous croire, dis-je ; mais je ne suis pas convaincu.

— Je sais, répondit-il en souriant ; au revoir docteur, portez-vous bien ; à un de ces jours.

J'aurais voulu, le dos à peine tourné, le rattraper pour me faire pardonner mon scepticisme ; mais je ne pus l'apercevoir, il s'était fondu, et cependant la rue du Château s'étendait alors entre des terrains vagues, toute droite pendant près de cinq cents mètres.

Je m'en retournai, content de ma journée et cependant fort perplexe.

Chez moi, je trouvai la commande d'un travail énorme, qui devait rapporter argent et honneur. J'attaquai aussitôt la besogne et je ne la quittai que deux mois plus tard, terminée, mise au net, livrée à l'imprimeur. Or, le livre parut, dans un délai très court, sous un autre nom que le mien. J'avais été joué ; le traité qu'on m'avait fait signer, plein de confiance dans l'honorabilité des personnages officiels avec qui j'étais en pourparlers, je ne l'avais pas lu.

J'étais transporté de rage ; non pas pour l'argent et le travail et la gloire dont un autre profiterait ; mais vexé dans ma vanité, de ce qu'on s'était si facilement moqué de moi.

J'eus l'adresse de me faire écrire par l'éditeur, sous couleur de discussion courtoise, le nom de mon usurpateur, et tout le détail de l'affaire. Quand je possédai ces armes. je me sentis plus calme. Je voulus changer d'atmosphère, et dès que je le pus, j'allai voir Andréas. On était déjà au cœur de l'été, dans le faubourg que je remontais, tout le monde était dehors ; la magie du soleil couchant mettait de la beauté sur toutes les laideurs : faces pâles de voyous, faces tuméfiées de buveurs, devantures crottées des marchands de vin, graisses puantes des frites sous les portes cochères, fracas du tramway, poussières aveuglantes, façades lépreuses des casernes ouvrières, cris des marchandes au panier, mufles repus, mufles affamés d'alcool ou d'argent ou de chair ; comme une ville vit, et vibre et remue ! et dans les faubourgs, comme son mouvement atteint le maximum de fièvre !

Andréas et Stella faisaient des préparatifs de voyage ; Stella s'affairait, à demi disparue dans une malle anglaise ; elle devait aller passer quelques jours chez une amie. « Vous arrivez bien, me dit-elle gaîement ; il va être tout seul, vous allez en mener une vie ! et à Andréas : Tu seras sage », et elle lui embrassait les mains. Le spectacle de cet amour si jeune me serrait toujours la gorge. Elle avait un costume sobre et net, avec les petits riens qui sacrifient à la mode juste ce qu'il faut, et son air de princesse aventureuse ; l'énergie jaillissait par toutes les lignes de sa figure expressive, de même que le visage de son mari exprimait une constance immuable.

Nous l'accompagnâmes jusqu'à la gare de Lyon ; Andréas se multiplia pour lui fournir toutes les commodités ; je remarquai qu'il connaissait beaucoup de gens ; hommes d'équipe, commissaire spécial, chefs de gare ; et cela ne laissa pas de m'intriguer.

— Et maintenant, si vous êtes libre, docteur, nous allons boire un bock, me dit-il quand le gant blanc de Stella se fut effacé dans la nuit trépidante.

Nous prîmes plusieurs bocks ; ce fut lui qui paya, comme il payait toujours tout ; s'il agissait avec tout le monde comme avec moi, de quoi pouvait-il bien vivre, me suis-je souvent demandé.

Mais ce sont là des détails sans intérêt. —

(1) Reproduction interdite.

Andréas me proposa de venir avec lui faire un bout de promenade dans la campagne ; cela me distrairait ; on jouirait du clair de lune ; la nuit s'annonçait très belle ; et au matin, on irait demander à déjeuner à quelqu'un qu'il connaissait du côté où il voulait m'emmener. J'acceptai d'enthousiasme ; une nuit de causeries avec un tel compagnon de route était une bonne fortune ; je proposai de prendre un train suburbain pour gagner plus vite le silence et l'air des champs ; et c'est ainsi que vers une heure du matin, les habitants de Villaine qui ne dormaient pas encore pouvaient apercevoir, grâce à la pleine lune, deux ombres, une grosse et une maigre, traverser les champs vers les collines boisées qui dominent la vallée de la Bièvre.

Je mis la conversation sur le côté voyages :

— Ce sont, dis-je, des pays que je voudrais bien connaître, que toute cette vaste Tartarie, cette Inde, cette Chine.

— Oui, mais combien de voyageurs y ont laissé leur peau ; il y a des contrées dont la réputation est faite, et on se prémunit en conséquence : telles sont l'Inde, l'Himalaya. Mais le Turkestan, la Mongolie ne sont pas moins meurtriers, je me rappelle y avoir beaucoup souffert.

— Comment donc ? demandai-je.

— Voici. C'était à mon premier voyage à Lhassa ; je subissais à ce moment une forte attaque morale, du genre de celle dont vous m'avez parlé, et comme un malheur ne vient jamais seul, d'autres soucis me préoccupaient encore ; je me trouvais dans la situation suivante :

Dans toute l'Asie, vous le savez sans doute, m'expliquait Andréas, tout en grimpant un raidillon, la politique et les sciences occultes sont étroitement mêlées et se prêtent un mutuel secours. Les Brahmes restent à peu près tranquilles dans leur ethnogénie ; les Musulmans sont déjà bien plus actifs et donnent bien du souci à l'Impératrice des Indes comme au Tzar. En Chine, tout le monde connait aujourd'hui les sourdes et lentes menées des sociétés secrètes contre la dynastie mandchoue. Les Annamites rêvent toujours de recouvrer leur autonomie. Quant aux Tibétains, ils surveillent du haut de leurs neigeux observatoires les mouvements de tous les peuples qui s'agitent dans l'immense continent.

Les migrations des Bouddhistes nomades de la Tartarie, des Mahométans iraniens, afghans et indous, des Taoïstes, des membres de la Triade et du Nénuphar blanc, leur sont fidèlement rapportées par des émissaires rapides, et par une sorte de télégraphie sans fil qu'ils connaissent depuis des siècles. Les lamas prennent grand intérêt à la descente des Russes vers le Sud et à la montée des Anglais vers le Nord : c'est d'ailleurs aux premiers que vont toutes leurs sympathies.

Je ne veux pas vous faire un historique fastidieux de la politique tibétaine, ni des vicissitudes de ce sacerdoce central. Il vous suffira de savoir que le Dalaï-Lama et les grands Lamas de la Tartarie sont bien plus d'accord que ne le croit la masse de leurs fidèles. Leur conseil suprême, qui comprend, outre ces *Bouddhas vivants*, les chefs de toutes les initiations de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Annam et de la Malaisie, projetait d'entreprendre un rapprochement avec le chef du grand empire d'Europe, il y a de cela, d'ailleurs, déjà pas mal d'années. Ils avaient besoin d'un émissaire au courant des choses occidentales, et ils jetèrent les yeux sur moi.

Mais les messagers, les caravanes, le cérémonial, ne leur permettent pas de tenir ces négociations absolument secrètes ; la foule du peuple, des novices, des Lamas et même des Khampos, ou cardinaux aurait été mise trop vite au courant par les allées et venues inévitables qu'occasionnent ces démarches diplomatiques. Il leur fallut donc trouver un prétexte qui justifiât aux yeux de la foule l'importance donnée à ma personne.

Ici, Andréas s'arrêta, alluma sa pipe et considérant les vallons endormis sous la lune, dit :

— La Nature est clémente ici.

Puis, se détournant, de quelques pas, il se tint immobile dans une contemplation silencieuse. Le levant s'éclairait déjà un peu ; sur l'avenue, des lapins s'aventuraient ; les hirondelles commençaient à gazouiller autour d'une ferme, dans la vallée ; tout à coup surgit le soleil devant nous au-dessus des bois de l'Hay, et en même temps une alouette jaillit d'un sillon, comme une balle, lançant sa prière matutinale.

Andréas revint vers moi, et continua son récit.

— Le Transcaspien n'était pas terminé. Mon cortège et moi-même fîmes donc la route à cheval, à travers les plaines du Turkestan, je revis les ruines de l'antique Amarcanda, de Merv, centres disparus de la brillante civilisation arabe. C'est là que je vous aurais voulu voir, rôti le jour, aveuglé le soir par la poussière, gelé la nuit, souffrant de la soif à toute heure, ne pouvant la calmer par crainte des maladies intestinales, en proie au mal du sable qui rend grincheux les plus

patients. Mais je vous raconterai tout cela un autre jour.

(*A suivre*). SÉDIR.

LA FEMME

Son rôle comme Éducatrice (1)

(*Suite*)

C'est que son génie à elle est tout autre. Ses chefs-d'œuvre ne sont ni des livres, ni des tableaux, ni des monuments : ce sont des âmes :

Dieu ne l'a point créée comme l'homme pour asservir la matière ; mais pour préparer obscurément au sein du foyer domestique les destinées des générations futures.

La femme, selon l'expression de Senèque, est l'institutrice du Genre humain.

« Reipublicæ damnum aut salus ».

De la République la perte ou le salut.

Oui, la femme est la perte ou le salut de la République !

Sans elle, sans la stabilité du foyer qu'elle assure, sans son rôle de dispensatrice de la dépense qui fixe la richesse domestique et par la richesse domestique la fortune des états ; sans son action morale sur l'homme qu'elle conseille, dirige, inspire, soutient dans l'âpre labeur quotidien, sans sa mission providentielle à l'égard de l'enfant qu'elle crée âme et chair, la société n'existerait pas. La famille qui est la base de la société serait impossible, et l'éducation de l'enfant irréalisable.

C'est pour l'enfant que la femme existe, c'est en vue de la maternité que le corps féminin a été construit. C'est pour servir d'intermédiaire entre l'intelligence abstraite de l'homme et la frêle intelligence de l'enfant que l'intelligence plus délicate, plus souple, plus instructive de la femme a été organisée. C'est pour accomplir avec joie son rôle de dévouement et d'abnégation que son cœur tout d'amour a été créé.

Si l'enfant n'existait pas, un seul type d'organisme eut suffi pour permettre à l'intelligence humaine de réaliser toutes ses manifestations. Mais pour l'enfant, Dieu a fait la mère et c'est la mère qui est toute la raison d'être de la femme.

L'enfant. c'est l'avenir, c'est la future Humanité. Tel sera élevé le petit être qui dort inconscient dans son berceau, tel sera l'Homme de demain.

(1) Conférence faite le 2 Juin 1907, à la Société Théosophique.

Toute mère tient entre ses mains la paix ou la guerre du monde. le bonheur ou le malheur de l'Humanité, la grandeur ou la déchéance des Nations.

Les femmes se plaignent assez souvent d'être très victimées par les hommes. « Ce « sont eux qui font les lois, disent-elles, et « qui nous les imposent ». — « Parfaite- « ment : mais, c'est vous qui faites les « hommes ».

Quand on constate dans une société que le niveau moral des citoyens baisse, que le sentiment du devoir s'affaiblit, que la conscience s'oblitère, que l'égoïsme domine, on peut dire : quelles sont les mères qui ont élevé de tels fils et quelles sont les compagnes qu'ils ont associées à leur vie ?

Une nation dont les femmes sont des femmes de foyer et de devoir est une nation forte.

Du jour où la femme, cessant d'être l'âme du foyer devient un objet de luxe et de plaisir, du jour, où elle abandonne son rôle providentiel d'éducatrice de l'enfant et de moralisatrice de l'homme, la nation est frappée de décadence.

Tant que les Romains ont pu graver sur le tombeau de leurs compagnes cette simple épitaphe, qui veut dire tant de choses dans son laconisme :

« Elle sut garder sa maison et filer la laine », Rome fut grande.

Quand les filles dégénérées de la vieille République abandonnèrent le gynecée et la quenouille, il ne resta plus que l'apparence de la Grandeur romaine.

Il existe actuellement, à côté d'un mouvement féministe excellent qui tend à protéger la femme et qui cherche à développer en elle toutes les qualités féminines, afin de la rendre plus apte à devenir la vraie compagne de son mari et l'éducatrice éclairée de ses enfants ; il existe un autre courant tout à fait détestable, qui, sous prétexte d'affranchir la femme l'engage à se poser non en associée mais en rivale de l'homme. Ce funeste féminisme, par une culture maladroite, par le développement de principes faux aboutit, — et combien les exemples sont nombreux pour le prouver, — aboutit à dégoûter la femme des humbles talents domestiques qui sont sa vraie gloire et lui fait abandonner la pratique,de ces sublimes vertus : la patience. la résignation et l'abnégation qui sont peut-être les plus hautes vertus de l'âme humaine.

La femme n'est pas destinée à jouer, en apparence, le premier rôle dans la Société.

Elle est la compagne et l'associée.

C'est en vue de cette association que la

nature lui a donné une intelligence moins originale que celle de l'homme ; mais infiniment plus souple, plus capable de se transformer selon les milieux et les circonstances.

La femme ne doit-elle pas, en effet, plier sa propre destinée à celle de son mari ? Adapter les conditions de son existence à l'existence de celui qu'elle épouse et dont elle devient l'auxiliaire ?

C'est une marque de la Prévoyance de la nature que ce manque d'originalité jointe à cette faculté d'adaptation qui est le caractère propre de l'ntelligence féminine. Si la puissance intellectuelle de la femme était égale à la puissance intellectuelle de l'homme, il y aurait lutte et non association. Il faut que la femme, disciple de l'homme, devienne son interprète auprès de l'enfant, afin que tous trois vivent au foyer de la même vie intellectuelle et morale. Il est à remarquer aussi que le développement de l'intelligence féminine est plus hâtif.

Les filles sont plus précoces que les garçons, elles saisissent plus vite, sont mûres plus tôt ; mais aussi leur développement étant plus rapide est plus superficiel et moins profond ; il faut que la nature se hâte, que le mental féminin soit maître de tous ses moyens à l'époque normale du mariage ; au moment où toutes les forces vives de la femme seront captées pour concourir à l'œuvre physique de la mise au monde des enfants et à l'œuvre morale de leur éducation.

Cette infériorité du cerveau féminin est-elle une infériorité ? La femme doit-elle se considérer comme frustrée par le créateur si elle ne peut s'élever du génie abstrait d'un Laplace ou d'un Newton, ou s'il lui est refusé de décorer la Sixtine.

Non, la haute culture intellectuelle n'est pas aussi nécessaire à la femme qu'à l'homme, elle lui est plutôt nuisible, si l'homme est le cerveau de l'Humanité, la femme en est le cœur.

Un satirique a dit : « Une femme qui est très instruite l'est souvent trop ». C'est une boutade qui au fond est tout à fait juste, quand chez la femme le sentiment fait place à une science aride et desséchante. L'épouse cesse alors d'être pour son mari l'agent intime du bonheur et de la moralisation, la mère n'est plus pour son enfant qu'un pédagogue insipide et ennuyeux.

La Providence, pour permettre à la femme de remplir sa mission au foyer, lui a donné l'intuition, cette faculté de l'intelligence que donne la vision nette des choses, sans les labeurs de la prévision.

Il faut qu'une femme soit instruite, qu'elle ait des notions claires et précises sur toutes choses : mais il ne faut pas qu'elle soit mal instruite, et que chez elle la science ne soit qu'un moyen de la détourner de son vrai rôle social.

Malheureusement, avec notre système d'instruction à outrance qu'aucune forte éducation ne vient contrebalancer, la société est pleine d'intellectuelles très brevetées ou qui pourraient l'être, qui considèrent comme une déchéance de surveiller le pot-au-feu familial ou de balayer elles-mêmes le plancher de leur maison et qui préfèrent renoncer au mariage ou qui, dès le mariage, dédaignent de remplir leur tâche, plutôt que de condescendre dans un intérieur modeste, à être leur propre servante et surtout, oh ! surtout, celle de leur mari. Point de vue absolument faux, source d'erreurs et de malheurs pour l'individu et la société. La femme qui méprise les occupations domestiques est une sotte ou une dévoyée. La femme qui est incapable de comprendre la valeur maternelle et morale de sa tâche, eût-elle tous les brevets du monde est un pauvre esprit, qui a peut-être appris beaucoup de choses, mais qui a oublié d'apprendre à bien juger et à bien penser.

La bonne ménagère qui toute la journée a vaqué à la tenue de son intérieur, veillé à l'éducation de ses enfants, assisté son mari dans son travail, a souvent déployé plus d'intelligence, remué plus de graves pensées dans son cerveau, que la dame très inutile et très oisive bien que très intellectuelle, qui a erré vaguement à travers les expositions d'art, étudié les psychologues, suivi de doctes conférences, lu par pose des articles très savants qui l'ont fait bâiller et servir dans un salon des commentaires de revues sur les questions un peu relevées qui sont à l'ordre du jour.

L'intelligence d'une femme n'a rien à gagner dans l'agitation fébrile d'une vie extérieure et factice ; elle a tout à gagner dans cette forte concentration morale que donne la vie intérieure du foyer. Jamais la vraie vie familiale n'a empêché une femme supérieure d'être supérieure ; jamais elle n'a empêché une femme de bien penser et d'avoir du talent au besoin.

On demandait un jour à la femme de grand cœur à qui nous devons ce très beau livre, *La Case de l'Oncle Tom*, livre qui eut sur l'opinion publique une action telle qu'il la gagna à la cause des noirs, on demandait à Mme Stowe comment elle avait composé cet ouvrage qui lui avait acquis une renommée universelle.

« En surveillant le pot-au-feu de la famille, répondit-elle ».

La femme doit accepter sans murmurer son admirable tâche. L'égo qui s'incarne dans un corps féminin a d'autres devoirs à remplir comme il a d'autres facultés à déployer que les devoirs ou les facultés qu'il rencontre dans une existence masculine, ce sont ces alternances qui permettent le déloppement total du moi, faisant appel tantôt à l'intelligence, tantôt au cœur. Et quand même cette alternance n'existerait pas, quand même la femme ne serait destinée qu'à être femme sans aucune revanche masculine, sa destinée est assez haute pour satisfaire les plus nobles ambitions et le plus légitime orgueil.

La femme élève l'homme.

« Elever, mot admirable, qui est à lui seul un programme magnifique et un guide lumineux. Elever ! c'est-à-dire faire monter les âmes vers les régions d'en haut où rayonnent l'idéal, la vérité, Dieu lui-même (Nicolaÿ).

Elever ses enfants, élever ceux qui l'entourent, telle est la mission de la femme. Elle est l'élément moralisateur des sociétés. Tous les temps, tous les peuples ont compris qu'elle était la gardienne de la morale, et les législations antiques, ainsi que le sentiment moderne se trouvent d'accord, mus par le même instinct de conservation sociale, pour considérer, avec raison les fautes de la femme comme beaucoup plus graves par leurs conséquences que les fautes de l'homme.

Les fautes de la femme atteignent la société dans ses forces vives. Sa déchéance n'est pas seulement une déchéance individuelle; mais une déchéance sociale, par l'atteinte qu'elle porte à l'intégrité de la famille.

La famille, c'est la cellule vitale de la société. L'âme de cette cellule c'est la femme, et le génie de la femme : c'est l'esprit de sacrifice et d'abnégation. C'est en vivant non pour elle, mais pour se dévouer corps et âme aux siens qu'elle communique à la vie familiale cette beauté morale qui fait la grandeur des nations et des individus.

On sait très bien que la femme peut remplir certaines carrières réservées d'habitude aux hommes et les remplir honorablement Une femme peut devenir un avocat de valeur, un bon médecin, un artiste de talent, elle peut même aborder des professions plus viriles, témoin cette statistique qui vient d'Amérique et qui signale dans cet heureux pays 43 femmes cochers, 5 pilotes, 10 conducteurs de chemin de fer, 32 garde-freins, 26 aiguilleurs, 185 maréchaux-ferrants, 8 constructeurs de chaudières, 6 charpentiers à bord de navires, 508 machinistes, 11 fonceurs de puits et 2 femmes couvreurs.

Est-ce un progrès que nous devions envier à la libre Amérique ? Je ne le crois pas.

(*A suivre*). J. Hervy.

FAITS PSYCHIQUES

Les séances du médium Bailey à Melbourne (Australie).

Après ses séances de Milan, qui firent tant de bruit, Bailey, le médium Australien, retourna brusquement à Melbourne et depuis lors il y a repris ses séances, dans un cercle privé chez M. Stanford, en présence de quelques savants et de Mme Ch. Bright l'éditrice distinguée de *Harbinger of Light*. Les séances sont hebdomadaires et Mme Ch. Bright en rend compte dans son journal, en reproduisant chaque mois une des conférences faites par les contrôles ou guides du médium, sur les matières les plus diverses : philosophie, histoire des peuples anciens, critiques d'art, etc., tous sujets qui semblent beaucoup au-dessus de la portée de Bailey, simple employé dont l'instruction ne paraît pas avoir dépassé ce que nous appelons l'enseignement primaire.

Ce qui, à notre avis, semble le plus digne d'attention dans ces séances, c'est le phénomène des *apports*. A chacune d'elles sont apportées tantôt des tablettes Assyriennes, avec des représentations de Dieux et de rois, des scènes de batailles et de longues inscriptions en caractères cunéiformes. Elles ont été reconnues authentiques par les conservateurs du Muséum de Londres. Elles ont été si nombreuses, que M. Stanford en avait envoyé une collection considérable à San Francisco, où le tremblement de terre les à détruites. Beaucoup de numéros de *Harbinger of Lihgt* contiennent de grandes planches hors texte avec de nombreuses photographies fort bien exécutées de ces tablettes et de divers autres objets faisant partie de ces apports.

D'autres fois ce sont des têtes de lances ou de flèches préhistoriques, en silex taillés du Centre-Amérique, des papyrus Egyptiens ; des monnaies Egyptiennes, Grecques ou Romaines; des vêtements complets soit de peuplades sauvages, soit du Thibet ou de l'Abyssinie. Des graines sont apportées, marquées d'un signe particulier, plantées dans des vases et se développent sous les yeux des assistants. Ce qui est plus remarquable encore, des *nids* de divers oiseaux étrangers à l'Australie sont apportés, tantôt vides, tantôt avec des œufs intacts, ainsi que de nombreux oiseaux de l'Inde *vivants* et que l'on peut voir encore dans la volière de M. Stanford.

Etant donné les précautions de contrôle et la nature de ces derniers objets, nous ne voyons pas quel *truc* on pourrait imaginer pour les attribuer à la fraude.

Dernièrement un des guides demanda à M. Stan-

ford de se procurer une pièce de drap noir et de la tenir tendue horizontalement par les quatre coins, avec le concours de Mme Bright et d'un autre assistant. Ceci fait, un crâne entier d'adulte y fut déposé par Bailey, en demandant dans quelle partie de ses vêtements il pourrait l'avoir caché.

Chaque fois un des guides explique les textes assyriens égyptiens ou grecs ; il donne des détails sur l'origine et l'usage des divers objets, vêtements, ornements, armes, etc., — et fait preuve d'une science profonde et variée.

Nous ne croyons pas que ce phénomène d'apports se soit jamais produit dans aucun pays avec une telle abondance et dans des conditions de sincérité plus indiscutables.

Dr Dusart.

*
* *

M. Charles Thil vient d'obtenir par la planchette alphabétique l'adresse d'un ami, perdu de vue depuis quinze ans et dont il ignorait la résidence à Paris. Un parent défunt, dont l'identité fut reconnue exacte, lui conseilla de se rendre au domicile de cet ami, rue de Tolbiac, au numéro voulu. Certains détails ayant trait à la famille indiquée furent déclarés justes, notamment le souvenir de la personne qui avait cédé un fonds de commerce au père de l'intéressé.

Une autre identité fut établie par notre ami au quartier du Temple. Un commerçant, décédé depuis une dizaine d'années, venait demander d'avertir sa veuve de ne pas se remarier avec la personne qui sollicitait sa main. Vérification faite, la veuve s'était en effet remariée, mais elle était morte à son tour, ainsi que son successeur. Ces faits échappaient donc à l'entité qui venait se manifester sous l'empire d'un monoïdéisme consistant dans la crainte de voir sa veuve se remarier dans des conditions qui lui apparaissaient comme fâcheuses.

Signalons enfin un rêve prémonitoire de M. L., ayant trait à l'avertissement d'un danger qui menaçait sa mère pendant un parcours en tramway. M. L. assista dans son rêve à un arrêt de la voiture, occasionné par un désarçonnement du Trolley. Il vit les voyageurs descendre et notamment sa mère qui, passait derrière le véhicule, se vit subitement entourée d'étincelles émanant des fils conducteurs embarrassés autour d'elle.

M. L. fit part de son rêve à sa mère huit jours après et, le soir même, l'accident eût lieu dans les conditions même où il avait été rêvé avec cette seule différence que la ligne de tramway n'était pas la même qu'en songe. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y eût pas de suites fâcheuses.

Comme suite au rêve prémonitoire inséré dans la *Revue* du mois d'avril, nous avons reçu diverses communications médianimiques ayant pour but de tenter une explication du mécanisme psychique des rêves prémonitoires. L'une de nos corespondantes, Mme Berthe Goudy de Fabrezan, nous prie d'insérer, à titre documentaire, la dictée médianimique suivante : « Vous avez déjà constaté ce que l'on a commencé à faire pour vous permettre de lire dans l'avenir en vous faisant assister à certaines scènes qui doivent se dérouler sous peu. Cela arrive chaque fois qu'on le juge à propos et qu'il ne doit s'en suivre aucune conséquence fâcheuse pour votre santé. Pour provoquer chez un incarné un rêve prémonitoire, les invisibles influencent fortement votre cerveau pendant que vous dormez, en opérant sur vous comme le ferait un magnétiseur sur son sujet. Si, au réveil, vous éprouvez de la difficulté à vous ressouvenir, c'est que, pendant l'opération, votre fluide a fait place à celui du magnétiseur invisible et lorsque votre corps périsprital, dégagé pendant le sommeil, vient reprendre sa place et s'adapter au corps, il trouve le cerveau impressionné et éprouve de la difficulté à comprendre. Ce n'est donc pas le périsprit qui s'impressionne à l'état erratique, cas auquel la difficulté proviendrait d'une assimilation pénible entre le corps spirituel et le cerveau matériel. Il serait très difficile de transmettre au cerveau une scène à laquelle vous auriez assisté dans l'espace. D'ailleurs vous devez tout oublier en vous approchant des fluides terrestres, sans cela aucun de vous ne voudrait plus revenir sur terre. Vous êtes comme des mineurs qui descendent dans un puits, privés des rayons du jour et qui remontent à la surface. Ils s'y revivifient à la lumière du soleil et se retrempent dans l'affection de leur famille. Ils continuent ainsi le labeur quotidien jusqu'au moment où le corps usé ne peut plus servir aux aspirations de l'âme qui le rejette pour reprendre son vol dans l'espace.

Vous aussi, vous avez besoin de vous retremper de temps en temps dans l'affection des familles que vous avez dans l'espace. Vous avez besoin d'encouragements, de consolations qui vous permettent de reprendre plus courageusement la tâche journalière. Le soleil qui vous vivifie dans l'espace, c'est le rayonnement des esprits supérieurs qui puisent leurs effluves à la source d'harmonie universelle ».

Paul-Edgar Aider.

NÉCROLOGIE

MORT DE LOUIS ENCAUSSE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs que M. Louis Encausse, père de notre très affectionné ami le Dr Gérard Encausse, vient de mourir, après une très courte et très cruelle maladie. Les funérailles ont eu lieu le 1er juillet dernier, au milieu d'une assistance considérable et émue qui a suivi le cortège jusqu'au Père-Lachaise, où l'inhumation a eu lieu dans le caveau de la famille. Après l'absoute, M. Teder a prononcé l'allocution suivante :

Mesdames et Messieurs,

Devant cette tombe, dernière demeure d'un homme qui nous fut cher, il nous reste un devoir à remplir : dire ce qu'il fut durant sa vie.

Je l'ai plus connu par sa science profonde, par ses actes pleins de bonté et de générosité, que par sa personne entrevue par moi à de grands intervalles seulement,

Ce n'est pas en France, mais à l'étranger, que sa réputation et ses admirables travaux sont venus jusqu'à moi ; c'est en Angleterre, où l'on sait juger le talent, non pas à l'étiquette et au bruit, mais à la modestie toujours silencieuse, que le nom du savant qui vient de disparaître a retenti à mes oreilles pour la première fois.

Et, sans le connaître, après avoir été mis au courant des précieuses découvertes qu'il avait faites en chimie et qui auraient pu le placer pour le moins au rang d'un Berthelot, après avoir appris dans un cercle de savants distingués qu'il employait toutes ses découvertes au soulagement de son prochain, j'ai éprouvé quelque orgueil à entendre des Anglais, toujours avares de louanges, faire l'éloge d'un Français.

Et quand j'ai vu ce Français dans la retraite où il travaillait sans relâche, je me suis senti remué jusqu'au fond du cœur, je me suis pris à l'aimer comme un enfant aime un frère aîné.

Car n'est-ce pas l'acte d'un frère, d'un vrai frère, que celui qui consiste, sans l'assistance des pouvoirs publics, à transformer en ambulance sa propre maison, à consacrer tout son temps, toutes ses forces, toute son énergie, toute sa science à secourir ceux qui souffrent et à se contenter d'un sourire pour récompense ? Eh bien ! cet acte généreux fut accompli par l'homme dont nous honorons aujourd'hui la mémoire : Pendant toute la durée de la guerre franco-allemande et de la guerre civile, sa maison médicale, alimentée de ses propres ressources, fut une maison de secours pour nos malheureux soldats blessés.

Citoyen désintéressé autant qu'il était savant modeste, Louis Encausse, qui avait acquis son grade de médecin et de chimiste dans les Facultés espagnoles, n'a jamais fait valoir ses droits à la reconnaissance de son propre pays ; mais son nom sans tache est resté gravé dans le cœur de beaucoup de nos vétérans et de leurs enfants, comme il reste aussi gravé dans le cœur des milliers de malades qui, le plus souvent déclarés incurables, ont, pendant près d'un demi-siècle, eu recours à lui et auxquels il a rendu la santé.

La veille de sa mort, un de ses obligés, dont il avait guéri la paralysie et qui le connaissait depuis plus de trente ans, m'énumérait tous les actes de bonté et de charité dont il avait été témoin. Grâce aux procédés particuliers qu'il avait découverts. Louis Encausse savait se rendre maître des cas les plus désespérés, et, souvent, au lieu d'accepter des honoraires bien gagnés, il envoyait discrètement une obole aux pauvres honteux qui lui devaient leur guérison.

Ce trait si beau, si touchant, si digne d'admiration, que je signale entre mille particularités de ce genre, révèle l'homme tout entier.

Saluons donc la dépouille mortelle de cet homme qui fut si charitable et si bon, de ce savant qui fut si grand dans sa modestie.

La terre reprend ce qui appartenait à la terre ; mais l'esprit ne meurt point : il est ici, autour de nous, et Louis Encausse survit dans son fils qu'il aimait tant.

Ne disons adieu qu'à ses restes mortels, car sa mémoire et son noble exemple ne sont pas morts.

On ne saurait mieux dire et en termes plus émus ce que fut la vie si simple du savant qui vient de mourir,

Nous adressons, dans cette pénible circonstance, nos compliments de condoléances et l'assurance de toute notre sympathie à M. le Dr Encausse et à sa famille.

ÉCHOS

Conférences du Commandant Darget.

Jeudi soir, dans la Salle du Musée du Peuple, à Angers, où un public nombreux s'était donné rendez-vous, ont eu lieu les deux conférences du commandant Darget et du professeur Maurice Storez.

La conférence du commandant Darget était impatiemment attendue ; ses dernières expériences sur les rayons vitaux qui ont ému tout le monde savant, ne pouvaient, en effet, laisser indifférent le public angevin, désireux de s'instruire.

Pendant près de deux heures, le commandant Darget retint l'attention du public par les projections de ses si curieuses photographies de la pensée, des sentiments, des maladies, du fluide, des animaux et des végétaux.

Il parla ensuite du spiritisme, science positive qui réfute le matérialisme et combat en même temps la superstition, et montra plusieurs photographies du corps astral, des esprits et des fantômes, entre autres celle du fameux fantôme photographié par le professeur Richet à la Villa Carmen et celle de la sorcière Montrésor.

Au début de cette intéressante soirée le délicat poète France Darget avait fait apprécier sa diction parfaite dans quelques-unes de ses délicieuses poésies : « Complicité et Boléro » qui recueillirent de nombreux et mérités applaudissements.

Ajoutons que la salle étant trop petite pour contenir tous les curieux, le commandant Darget fit le lendemain une deuxième conférence qui obtint le même succès. (*Touraine Républicaine*, 19 juin).

*
* *

A propos de la mort de Clovis Hugues.

M. Jean Bernard rappelle dans *l'Indépendance belge* du 14 juin que ce poète était spirite comme Victor Hugo et bien d'autres. En prison, il fut initié au spiritisme par Gaston Crémieux et celui-ci, comme il l'avait promis, vint manifester sa présence par coups frappés dans la cellule de son ami au moment même où il venait d'être fusillé.

Voici la page, écrite de son vivant, où Clovis Hugues raconta la manifestation dont il fut témoin en 1871 à la prison de Marseille :

« Le matin du 30 novembre, à la pointe du jour, je fus subitement réveillé par un bruit de petits coups secs donnés dans ma table. Je me retournai, le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit, je me plantai, bien éveillé, devant la table : le bruit continua. Cela se reproduisit encore une ou deux fois, toujours dans les mêmes conditions.

Au saut du lit, tous les matins, j'avais l'habitude de me rendre, avec la complicité d'un bon gardien, dans la cellule de Gaston Crémieux, où m'attendait une tasse de café. Ce jour là, comme les autres jours, je fus fidèle à notre amical rendez-vous. Hélas ! Il y avait des scellés sur la porte de la cellule et je constatai, l'œil braqué sur le judas, que le prisonnier n'était plus là. J'avais à peine fait cette terrible constatation, que le bon gardien se jetait dans mes bras, tout en larmes :

— Ils nous l'ont fusillé ce matin, à la pointe du jour ; mais il est mort bien courageusement.

L'émotion fut grande parmi les prisonniers. Dans le préau où nous échangions nos douloureuses impressions, je me rappelai tout à coup les bruits entendus. Je ne sais quelle crainte puérile d'être « blagué » m'empêcha de raconter à mes compagnons d'infortune ce qui s'était passé dans ma cellule à la minute précise où Crémieux tombait avec douze balles dans la poitrine. J'en fis toutefois la confidence à l'un deux : François Roustan, qui se demanda un instant si la douleur ne m'avait pas rendu fou.

Tel est mon récit de l'autre soir. Je vous l'ai écrit tel qu'il m'est revenu sous la plume. Faites-en l'usage qui vous paraîtra utile à vos recherches, mais ne portez pas, sur mon état d'âme, l'opinion de mon ami Roustan ; car la douleur ne pouvait pas m'avoir rendu fou, dans un moment où la connaissance du fait ne l'avait pas encore provoqué. J'étais dans mon état normal. Je ne me doutais pas de l'exécution, et j'ai parfaitement entendu cette sorte d'avertissement. Voilà la vérité nue ».

Clovis Hugues était un impulsif. C'est une inspiration, déclare-t-il, qui l'a poussé à écrire un poème d'un millier de vers en l'honneur de Jeanne d'Arc, œuvre couronnée par l'Académie française.

*
* *

Union des Libres Penseurs et de Libres Croyants pour la Culture Morale.

Sous ce titre, un groupement vient de se faire, qui promet d'heureux résultats. Des hommes libres (enfin !) viennent déclarer qu'une culture morale est nécessaire.

Reconnaissant d'autre part que le conflit entre la science et certaines croyances écarte un grand nombre de consciences de la foi, ils affirment le droit à la pensée libre en face de toute autorité qui repousse la raison et la critique ; et ils sont prêts à accepter pleinement les résultats du libre-examen, convaincus que la religion de l'homme ne saurait être en désaccord avec la raison humaine.

Pour tous renseignements et communications, écrire à M. J.-J. Kaspar, 6, rue Leneveux, Paris (14e).

*
* *

Médecine hermétique

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer une bonne nouvelle à nos lecteurs.

Il vient de s'ouvrir à Paris, 12, rue Hégésippe-Moreau, près la place Clichy, un cabinet médical de médecine hermétique : Electrothérapie, Psychothérapie, Traitement des maladies nerveuses par le fluide vital, Maladies noires, Tristesses, etc., par Mme le Dr Jenny Liehrmann, qui a le don merveilleux, pour un médecin, de pouvoir diagnostiquer n'importe quelle maladie, même à distance, si elle est en contact avec un objet ayant touché le malade, soit cheveux, linge, photographie ou même un simple lettre écrite par lui.

Elle ressent alors immédiatement tout ce qu'éprouve le malade comme dans un véritable transfert et peut, comme médecin, en faire l'analyse dans ses plus précieux détails.

On peut donc avec confiance et sans hésitation la consulter par correspondance de n'importe où, si éloigné que ce soit, province ou Etranger. B.

*
* *

LE PAPE MEDIUM

« L'Italie publie le récit d'une entrevue avec un personnage ecclésiastique du Vatican qui affirme que le pape avant de signer le décret de l'Index condamnant diverses propositions, eût le 2 juillet, une vision de la Vierge. « Tandis que, prosterné sur son prie-dieu, Pie X l'invoquait ardemment, la Vierge, d'un geste protecteur, aurait étendu sa main sur la tête du pape, qui, écartant alors toute hésitation, signa le décret ».

La vision de Pie X est dans l'ordre des choses possibles. Quant à l'intervention de la Vierge, symbole du Principe Féminin, au sujet de la ratification de propositions exotériques d'un dogmatisme intransigeant, volontairement obscur et presque enfantin, repoussant paradoxalement toutes les lumières du Logos, nous ne croyons pas devoir y apercevoir autre chose que la vision d'un être du cycle mental du pontife romain et la solide bonne foi du Prince des Prêtres, croyant à la conception du ciel des catholiques, dont les « Mystères » du moyen âge représentaient les scènes d'une morne béatitude.

Paul-Edgar Aider.

A UN AMI MÉDIUM

Ton esprit détaché, planant sur l'assistance
Devait être ravi,
Car, les voyants surpris, fixaient avec constance
Leur regard ébloui,
Dans les rayonnements d'entités éclatantes,
Comme autant de soleils.
Nos sens se délectaient d'effluves caressantes.
Les espaces vermeils
Scintillaient de doux feux; des gerbes lumineuses
Eclairaient un moment
Foule d'esprits errants, aux âmes ténébreuses,
Attirés par l'aimant
De l'Amour tout puissant qui remplit les espaces;
Ils venaient curieux ;
Renaissant à l'espoir; ils recherchaient des traces
Dans le chemin des Cieux.
Quel spectacle émouvant! dévouement exemplaire!
Quel instant de bonheur!
Quand les heureux du ciel descendent sur la terre
Pour chasser la Douleur.

Moinez,
instituteur public.

Bibliographie

Les Mystères de l'Univers, réponse aux **Enigmes de l'Univers, de Haeckel,** par le comte de Tromelin, lauréat de l'Institut. 1 vol. in-12 de 372 p. Prix : **3** fr. — *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

Les Mystères de l'Univers ne sont en quelque sorte que la préface d'une œuvre colossale. Cependant les faits nouveaux, les aperçus captivants, les originales conceptions, dont le mérite repose sur des observations positives et des déductions rigoureuses abondent dans cet ouvrage. L'auteur, bien connu dans le monde scientifique par ses travaux d'érudit mathématicien est aussi un éminent occultiste; avec une conscience forte, il aborde les problèmes qui passionnent depuis longtemps le monde des savants. C'est dans ces conditions qu'il étudie tout particulièrement la Création et qu'il l'éclaire d'une lumière intense. Avec non moins de clarté, il explique, dans une analyse serrée ce qu'il faut entendre par l'Esprit, ce que sont les Etres, l'Homme, la Personnalité et l'Immortalité. Il expose scientifiquement la Genèse de l'Homme, les Origines et les Fins des Etres.

A l'encontre de Haeckel, — qui néglige les phénomènes occultes, que tous les savants devraient connaître et discuter, qui nie l'Intelligence suprême et n'attribue aux Lois admirables qui régissent l'Evolution universelle d'autre cause que le hasard, — le comte de Tromelin discute, appuie ses théories sur des faits qu'il est intéressant de suivre dans cette œuvre de logique serrée, de rationalisme mathématique. C'est par ses qualités de science et de sincérité que se recommande ce travail qui ouvre des voies nouvelles à la science orthodoxe.

Le Verbe de Dieu, par S. Bernard, brochure in-12, prix: 1 franc. — Bibliothèque Universelle Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris.

Le verbe de Dieu, ce verbe de Saint Jean qui vient de Dieu, qui est Dieu, qui a tout fait, qui est la Vie et la Lumière, c'est le souffle créateur, c'est l'Amour de Dieu. Le Saint-Esprit est l'ancien dogme féminin, l'Amour, que S. Bernard tente de faire revivre et de réhabiliter dans cette éminente esquisse: *le verbe de Dieu*. L'Esprit est l'âme-femme du monde, le principe vivifiant et fécondé, source de lumière et de vie, jamais souillé, fécondateur et se purifiant par lui-même, inaltérable dans ses profondeurs, infini et éternel. Jésus est venu annoncer le règne de l'Esprit. Après les siècles *d'intolérance*, symbolisés par le reniement de Saint Pierre apparaîtra, apparaît déjà l'ère de rénovation ésotérique et d'émancipation intégrale de l'Humanité. Saint Jean, le disciple que Jésus aimait, symbolise la permanence de l'Esprit *au-dessus* de la Lettre, de la Religion essentielle et universelle *au-dessus* des religions orthodoxes, celle qui est véritablement la *promesse* du Christ, le royaume d'Amour que pressent et revendique l'âme féminine des grandes initiées.

Contes Furtifs, par J. Esdin, 1 vol. in-12; **2** fr. **50** *Bibliothèque Universelle Beaudelot*, 36, rue du Bac, Paris.

Ce sont des histoires étranges, d'un intérêt captivant, qu'on lit avec émotion. Mais ne vous y trompez pas! Sous le tissu gracieux des drames se cache une consolation et un enseignement qu'il est aisé de découvrir. Tous les lecteurs estimeront que *Contes Furtifs* est un ouvrage de qualités rares, et qu'il mérite une place de choix parmi les meilleurs.

L'Évangile de l'esprit. *Saint Jean* traduit et commenté par Alta, docteur en Sorbonne, 1 vol. in-18; Prix : 3 fr. 50.

Voici un inconnu qui demain sera célèbre. La crise religieuse que traverse aujourd'hui le Christianisme trouvera dans ce livre sa solution définitive : catholiques et protestants, orthodoxes libres-penseurs, tous les hommes intelligents liront; et ces pages d'une philosophie transcendante, ces scènes d'un sentiment exquis, la clarté absolue de l'idée, la netteté et le relief du style, la poésie des descriptions, là l'éloquence des réquisitoires, feront au prophète nouveau la gloire d'avoir révélé, ou, mieux, *redévoilé* à notre vingtième siècle la véritable *Religion* de la Raison *reliée* à la Foi par le Verbe de Dieu, Jésus, et par le Verbe de Jésus saint Jean. Alta dédie son œuvre » au pape de génie qui haussera l'Église Catholique du Christianisme matériel au Christianisme spirituel »; il eût pu dédier au génie humain, qu'elle illumine vraiment des splendeurs de Dieu.

Pensée philosophique

L'Attention... est le point de départ de toutes les connaissances ; elle provoque l'exercice de toutes les facultés qui développent l'entendement, volonté et l'effort.

La persistance et l'intensité de l'attention assurent le succès de ce que l'on se propose, en découvrant la cause des effets.

L'attention est la base d'un jugement sain ; sans elle, l'homme n'est qu'un misérable automate, inférieur à une machine bien conditionnée.

L'attention n'exclue pas le vice, elle peut même le développer comme cela arrive pour le moqueur et pour le spéculateur égoïste.

AVIS à MM. les EDITEURS

Nous avons l'honneur d'informer MM. les Editeurs qu'il est fait dans notre Revue des comptes rendus bibliographiques très réguliers.

Les ouvrages qui nous sont adressées en *double exemplaires* sont *consciencieusement analysés*; ceux dont il nous sera envoyé un exemplaire seront annoncés comme venant de paraître.

Le Directeur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer.

DORBON AINÉ

53 *ter*, Quai des Grands-Augustins, PARIS

Téléphone : 819-13

Achat, Vente et Echanges de Livres

Anciens et Modernes, de tous Genres

OCCULTISME

Catalogue (64 p.) de Livres et de Manuscrits

RELATIFS AUX SCIENCES OCCULTES

Tous les Maitres Anciens et Modernes :

Magie, sorcellerie, démonologie, astrologie, alchimie, hermétisme, kabbale, hypnotisme, magnétisme, spiritisme, sciences divinatoires, grimoires, théosophie, mysticisme.

Catalogues Mensuels envoyés franco sur demande.

LA LIBRAIRIE DU PROGRÈS

3, rue des Grands-Augustins

Publie une nouvelle édition, revue et augmentée du **Dictionnaire La Chatre**. Ce dictionnaire est le plus progressif, le plus complet de tous les dictionnaires parus jusqu'à ce jour. Il résume sous une forme précise et accessible à tous l'ensemble des connaissances humaines à notre époque. Conçu dans les idées les plus larges, il s'applique à propager les sentiments d'indépendance et de dignité seuls susceptibles de relever le niveau moral de l'humanité.

Chaque volume sera composé de 150 livraisons environ, imprimé sur magnifique papier glacé et satiné.

L'ouvrage complet, en 3 volumes grand in-4°, à trois colonnes, illustrées de plus de 2,000 sujets gravés sur bois intercalés dans le texte, coûtera environ 65 francs, le meilleur marché de tous les grands lexiques.

Prix : **60** centimes la série de 4 livraisons.

Abonnements par 10 séries : **6** francs.

En vente chez tous les Libraires.

EAU DE TOILETTE SALOMON

Pour l'entretien du visage

Produit inoffensif, incolore, aliment de la peau, s'emploie contre les taches de rousseur, les dartres, les boutons, les rides.

5 fr. le flacon de **45** grammes

EAU DE TOILETTE SALOMON

Pour l'entretien de la chevelure

Aliment du bulbe capillaire; incolore, inodore; inoffensive tant pour la couleur que pour la consistance du cheveu. Arrête la chute, fait repousser les cheveux.

5 fr. le flacon de **45** grammes.

S'adresser à Mme Perret-Gentil, 14, rue Girardon, Paris

OFFICE INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

RECOMMANDÉ A NOS LECTEURS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Se charge de la Représentation. — Dépôts de tous Articles. — Écrire :

BARTHÈS, 36, Rue du Bac, Paris.



VIN ÉCALLE

TONIQUE ET RECONSTITUANT

à la KOLA et à la COCA

C'est l'action combinée de ces deux produits que nous recommandons sous le nom de **VIN ÉCALLE**, le régénérateur et l'antidéperditeur le plus puissant **parmi** les toniques et les reconstituants.

Les principes réunis de la noix de Kola et de la feuille de Coca unis à l'action du vin tannique, déjà par lui-même des plus fortifiants, font de cette préparation, le **plus efficace**, le **plus agréable** et le **moins irritant des toniques et des stimulants.**

Expérimenté dans les hôpitaux, recommandé par un grand nombre de Médecins, le **VIN ÉCALLE** est toujours prescrit avec succès.

Il se recommande dans l'**anémie**, la **chlorose**, les **affections de la poitrine et des bronches**, les **convalescences longues et difficiles**, la **grossesse**, les **suites de couches**, la **débilité générale**, les **troubles digestifs**, les **maladies du cœur** et surtout celles du **système nerveux**, le **surmenage civil et intellectuel.**

DOSE : Un verre à madère avant ou après les deux principaux repas pur ou additionné d'eau.

Pour les enfants, un verre à liqueur suffit.

Détacher ce BON à prix réduit pour nos lecteurs

et demander au DÉPOT GENERAL	Un flacon... **4** fr.	les 6 flacons. **22** fr.
25, rue du Bac, Paris	France, franco. **4.50**	France, franco **24** fr